

Sommes-nous nécessairement contradictoires?

Newton Cunha

Ce que la philosophie a appelé dialectique, depuis Héraclite et Platon jusqu'à Hegel et Marx, semble convenir, au cours de l'histoire de toutes les sociétés, à la pensée et à l'action des hommes. Je fais référence au fait que nous cohabitons aussi bien avec l'amour et la compassion de François, qu'avec la haine et la cruauté de Falaris, avec la mesure et la tempérance (*sofrosine*) et avec le démesuré et la vanité (*hybris*).

Déjà Héraclite (VI^e et V^e siècles av. J.-C.) se convainquit que rien n'est entièrement rigide, que tout est entrelacé et que rien ne demeure (πάντα χωρεῖ καὶ οὐδὲν μὲνει, comme cité par Platon dans le Chrmthyle), ou que les phénomènes des mondes, humains et naturels, se produisent par flux et reflux, et non par une identité inaltérable. Et ce passage continu, d'une chose à l'autre, ne serait rien de plus que la transformation en son contraire. Le visible deviendrait invisible, l'ordre, le désordre et vice versa. L'ombre et la clarté, le bien et le mal, l'action et la réaction, le commencement et la fin constitueraient un éternel relais. C'est pourquoi, "le combat est le père de toutes choses et, de toutes, le roi ; et tout se passe selon la discorde et la nécessité ; car le changement d'un conduit à l'autre, et réciproquement" (fragments 53, 80 et 88). Enfin, le tout se révélerait justement par l'unité des contraires. Ainsi, les principes de la dialectique, dès leur naissance, se sont fondés sur les idées d'opposition et de transformation et, avec elles, nous sommes amenés à voir les phénomènes naturels et humains comme des réalités à la fois éphémères et contradictoires.

Quant à la dialectique chez Platon, elle ne constitue, contrairement à celle d'Héraclite, qu'une méthode d'investigation qui nous permettrait d'entrer dans l'essence des choses, c'est-à-dire de rappeler les Idées (les réalités essentielles, inconditionnelles et immuables que l'âme aurait déjà entrevues) par le biais d'un jeu de questions et réponses, de pour et de contre (sous l'influence des sophistes, leurs contemporains, des experts de la discussion). Ou encore d'un dialogue spirituel intérieur, dans lequel s'opposent des affirmations et des

néglations, le Bien étant la plus élevée des Idées, fondement de toute connaissance et de toutes les autres qui lui sont liées. C'est que la raison cherche à dépasser les attributs des objets et des phénomènes qui sont, par expérience, périssables et changeants. Si une chose est belle, grande ou utile, ces qualités (beauté, grandeur, utilité) disparaîtront avec la décadence ou l'extinction de la chose à laquelle elles se réfèrent. Mais l'Idée (εἶδος, ἰδέα) de Beauté, indépendamment de l'expérience limitée et du temps, peut être appréhendée dans sa perfection et sa pureté, libérée des restrictions et des imperfections naturelles.

Et la phrase de Socrate, maître de Platon, selon laquelle "une chose que je sais, c'est que je ne sais rien" (ἐν οἷδ᾽ ὅτι οὐδὲν οἷδ᾽ - Menon, 80d,3-1), est aussi dialectique, car pour distinguer ce que l'on sait de ce que l'on ne sait pas il faut avant tout avoir conscience de ce qu'est le savoir, tant dans sa forme fondée et pertinente (*episteme*) que seulement subjective, incertaine et même capricieuse (*doxa*).

La compréhension la plus caractéristique de la dialectique, comme action intrinsèque aux phénomènes matériels ou spirituels, est revenue avec force dans les idées du théologien luthérien Jacob Böhme. Selon lui, Dieu contient en lui une polarité de forces opposées : d'un côté, il est le Néant, un abîme insondable et indéterminé, dont cependant jaillit un désir irrésistible de vie, à travers lequel prennent forme les diverses réalités dans lesquelles se déploie la création. Dans ses mots: "Qu'est-ce que l'abîme de toutes choses, où il n'y a pas de créature, c'est-à-dire le Néant abyssal? C'est la demeure de l'unité divine, car l'ouverture [des Auf-thun], c'est-à-dire l'unité ou moi-être du Néant [des Ichts des Nichts], est Dieu lui-même. L'épanouissement est l'unité, un éternel vivre et couler [Wellen] : volonté [Wille] pure qui n'a rien à désirer d'autre que soi-même" (*Questioni Theosofiche, ovvero esame dela divina rivelazione in 177 domande*, II, 1, Edizioni Scientifiche Italiane, 1996). Dieu englobe en lui-même le bien et le mal, l'esprit et la matière, la lumière et les ténèbres, reconnaissant la positivité de ce qui est négatif. Dit encore le "savetier" théologien: "Sache le lecteur que toutes choses consistent dans le Oui (*Jah*) et le Non (*Nein*), qu'elles soient divines ou diaboliques, terrestres ou de quelque autre manière. L'Un, c'est-à-dire le Oui, est pure force (*Kraft*) et vie et la vérité de Dieu, ou Dieu lui-même. Dieu, cependant, serait inconnaissable en Lui-même, et en Lui il n'y aurait pas de joie ou

d'exaltation ou de sentiment sans le Non. Il n'est pas son contraire, une force de résistance (*Gegen-wurf*) du Oui et de la vérité. Pour que la vérité se manifeste et soit quelque chose, il doit y avoir un contraire dans lequel le vivre éternel est actif, sensible et disposé" (ibid., III, 2). Il s'ensuit que l'action et la réaction, ou l'attraction et la répulsion, permettent le mouvement de l'univers, tout comme dans les relations humaines, le bien et le mal, la force et la faiblesse, le commandement et la subordination coexistent incorporés - conjointement et de manière opposée - dans la vie socio-spirituelle.

Ce thème réapparaît de manière critique dans deux œuvres de fiction de la Renaissance: dans le poème "La Neuf des fous" (Das Narrenschiff) de Sebastian Brant, et dans le récit ironique et chef-d'œuvre d'Érasme de Rotterdam, "L'Éloge de la folie" (Moriae encomium). Brant expose en 114 chapitres tous les vices et comportements humains opposés aux vertus: "Ne crois pas que nous, les fous, soyons seuls: / Nous avons des frères, grands et petits; / Dans tous les pays et en tous lieux, / Notre confrérie est infinie" (XXV);¹ outre le fait d'affirmer, entre autres choses, que "la richesse est une chose exquise, mais elle dépend des caprices de la fortune, qui tourne comme une roue. La gloire du monde est belle, mais inconstante, de sorte qu'elle penche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Un beau corps est quelque chose que l'on chérit beaucoup, mais qui ne dure peut-être pas plus d'une nuit; la santé nous est chère, mais elle peut s'éclipser furtivement comme un voleur. La vigueur et la force sont admirables, mais, en fin de compte, elles succombent à la maladie et à la vieillesse. C'est pourquoi rien n'est aussi durable qu'un bon enseignement" (Octavo Editora, 2010, São Paulo, p. 39).

Quant à Érasme, c'est comme si l'auteur voulait incarner l'ambiguïté de l'homme, en le présentant à la fois, ou tour à tour, comme un être intelligent et ignorant, sapiens et stultus. Et il convient de préciser que, pour ces deux auteurs, la folie ou la déraison signifie *l'abandon aux passions*:² la Folie elle-même

¹ Glaub nicht, wir seien Narrn allein;/ Wir haben Brüder groß und klein;/ In allen Landen, überall;/ Ist endlos unsre Narrenzahl.

² La passion peut être définie comme suit: "Tendance qu'a une émotion ou une affection non seulement à orienter, mais aussi à dominer la personnalité de l'individu, le poussant à agir de manière intense et irrésistible, et soumettant ainsi la raison à sa force. Au sens large, l'émotion est un état psychique qui, accompagné de douleur ou de plaisir, d'attraction ou de répulsion, conduit l'être humain à attribuer une valeur ou une importance à un objet donné ou à une situation vécue" (Dictionnaire Sesc, Le Language de la Culture, Éd. Perspectiva, 2001)

l'affirme: "Le sage est celui qui vit selon les règles de la raison, et le fou, au contraire, est celui qui se laisse emporter au gré de ses passions. C'est pourquoi Jupiter, craignant que la vie humaine ne devienne triste et malheureuse, a jugé bon d'accroître bien davantage la part des passions que celle de la raison" (Collection Les Penseurs, Abril Cultural, 1972, p. 31). "Dites-moi s'il y a, par hasard, un seul jour dans la vie qui ne soit pas triste, désagréable, fastidieux, ennuyeux... quand il n'est pas animé par la volupté, par le piquant de la folie... Comme il est bon de vivre, mais sans sagesse, car celle-ci est le poison de la vie"... (idem, p. 23). "Non content de cela, Jupiter a uni à la raison, qui était seule, deux passions très puissantes, qui sont comme deux tyrans: la colère, qui domine le cœur... centre de la vie; l'autre est la concupiscence, qui étend son empire depuis la plus tendre jeunesse jusqu'à l'âge le plus mûr" (idem, p. 31 et 32). La nature, peut-être plus sage que ses créatures, aurait ainsi cherché à empêcher que "le fléau de la sagesse" ne s'étende trop et ne règne seule, de manière autocratique.

Par ailleurs, toujours selon Érasme, toutes les choses humaines comporteraient deux aspects, à l'instar des Silènes, dont l'apparence extérieure était grossière, mais dont l'âme se révélait noble; c'est pourquoi ce qui semble méprisable s'avère finalement digne, tandis que ce qui semble précieux peut s'avérer frivole, et ce qui procure du plaisir finira par être nuisible.

C'est ainsi que, dans le texte d'Érasme, aucune société ne pourrait se contenter de suivre uniquement les préceptes de la raison. Il faut que les émotions ou les appétits, qui constituent l'âme sensible (selon les termes de Descartes), soient les complices de cette vie en communauté, afin d'adoucir la sévérité ou l'ordre rationnel froid, même si celui-ci est ici nécessaire à la meilleure vie possible en société.

Et pourquoi? Pour la simple raison que les sentiments et les passions, qu'ils naissent du corps ou de l'esprit, sont des choses naturelles et que tenter de les rejeter complètement est une entreprise vaine.³ Descartes dit (*Les Passions de l'âme*, Œuvres choisies, éd. Perspectiva, São Paulo, 2010): "Il faut observer que, selon ce que la nature a établi, elles [les passions] se rapportent toutes au corps et ne sont données à l'âme que dans la mesure où elle lui est unie; de sorte que

³ *Chassez le naturel, il revient au galop.*

leur usage naturel est d'inciter l'âme à consentir et à contribuer aux actions qui peuvent servir à conserver le corps ou à le rendre en quelque sorte plus parfait (article 137). Il existe donc bel et bien un lien entre l'âme et le corps, "ce qui montre que les cinq [passions] sont toutes très utiles à l'égard du corps, et même si la tristesse précède en quelque sorte la joie et s'avère plus nécessaire qu'elle, et la haine plus que l'amour, car il importe davantage de repousser les choses qui nuisent et peuvent détruire que d'acquérir celles qui ajoutent une certaine perfection sans laquelle on peut subsister (article 137)... Du reste, l'âme peut avoir ses propres plaisirs; mais, quant à ceux qu'elle partage avec le corps, ils dépendent entièrement des passions: de sorte que les hommes que celles-ci peuvent le plus émouvoir sont capables d'apprécier davantage la douceur de cette vie. Il est vrai qu'ils peuvent aussi y trouver davantage d'amertume, lorsqu'ils ne savent pas bien les employer et lorsque la fortune leur est défavorable; mais la sagesse est particulièrement utile à cet égard, car elle enseigne à l'homme à devenir de telle manière son propre maître et à les manier avec tant d'habileté que les maux qu'elles causent sont tout à fait supportables, et qu'on en tire même une certaine joie" (article 212).

On voit donc que l'impulsion donnée par les passions est nécessaire et bénéfique, à condition que la raison, ou du moins le bon sens, la modère dans une certaine mesure.⁴ La vertu se situerait donc au milieu (*virtus in medio est*), ou, comme le dit Pierre Le Moyne, "Il appartient [à la modération] de ramener les passions à la médiocrité, car toute vertu, quelle qu'elle soit, comporte deux extrêmes opposés, l'un par excès et l'autre par défaut; et la perfection consiste à trouver le juste milieu entre l'un et l'autre" (*Les peintures morales*, livre VII, chapitre I, éd. Pierre Mauger, 1659, p. 596).

Si, d'un côté, il y a des individus qui se consacrent à l'acquisition d'un savoir factuel et fondé, qui s'appuient sur des expériences passées, tant personnelles qu'historiques, qui valorisent les vertus, les principes éthiques et le comportement moral, qui se considèrent comme faisant partie d'un tout naturel et social qui doit être pris en compte avec sérieux et respect, il en existe

⁴ Les classifications des passions sont diverses. Thomas d'Aquin en distingue huit principales, à savoir, par leurs oppositions: la joie, la tristesse, l'amour, la haine, le désir, la fuite, la peur, l'audace, l'espoir, le désespoir (ne rien espérer), la colère. Quant à Descartes, sa liste est bien plus longue et comprend, outre ces passions "primitives", d'autres "particulières", telles que: le mépris et l'estime, la générosité et l'avarice, l'orgueil et l'humilité, la lâcheté et l'audace, la gloire et la honte, le dégoût et le repentir.

beaucoup d'autres qui préfèrent ou se laissent emporter uniquement par une imagination plus grossière que brillante, par des superstitions et des abus, par des espoirs dont on sait qu'ils sont infondés, par des discours creux, par des impostures, des vices ou des délits aux origines et intentions les plus diverses, ou encore par un individualisme aveugle, qui s'inscrit parfaitement dans ce que l'on appelle l'idiotie. En nous référant encore à Érasme, on constate dans ces cas que "toute sottise, aussi grossière soit-elle, trouve toujours des adeptes... et l'ignorance possède deux grands privilèges: l'un qui consiste à être en parfait accord avec l'amour-propre, et l'autre, qui consiste à entraîner avec elle la majeure partie du genre humain" (idem, p. 79).

L'arrivée de Hegel sur la scène historique de la philosophie a apporté avec elle l'idée que la conscience humaine évoluerait précisément à travers ses conflits et ses erreurs, ses crises et ses contradictions, et qu'elle deviendrait ainsi, progressivement, consciente d'elle-même. On peut lire, par exemple, le passage suivant qui nous semble éclairant à cet égard: "Tout crime, toute erreur et, plus généralement, tout être fini ou toute pensée finie sont des contradictions. À tel point qu'il faut même dire qu'il n'y a rien en quoi il n'y ait pas une contradiction qui, bien sûr, se supprime elle-même, pour se surmonter à nouveau... Le fait de percevoir les contradictions, non pas avec les yeux du corps, mais avec les yeux de l'esprit [signifie]... que l'esprit, en général, a ces contradictions dans sa conscience au point même de les penser. Cette propriété doit également être la cause de la volonté de les résoudre: mais si elles n'existaient nulle part, ni dans l'expérience extérieure, ni dans l'expérience intérieure de la pensée, on ne pourrait pas ressentir la tentation de les résoudre" – Recension du livre *Idealrealismus* de L. J. Ohlert, dans *Berliner Schriften*, sous la direction de Johannes Hoffmeister, Felix Meiner Verlag, vol. 11, Hambourg, 1956, p. 408.

Ou encore: "L'expérience courante elle-même montre qu'il existe une infinité de choses contradictoires, d'institutions contradictoires, etc. Et leurs contradictions ne se trouvent pas dans une réflexion extérieure, mais bien en elles-mêmes... Il faut reconnaître aux anciens dialecticiens les contradictions qu'ils détectaient dans le mouvement : mais il n'en découle pas pour autant que le mouvement n'existe pas. Au contraire, il en découle plutôt que le mouvement est la contradiction existante » (*Wissenschaft der Logik*, II, Felix Meiner Verlag, Hambourg, 1963, p. 58).

Il découle de cette conception que toute détermination de l'intellect suppose un contraire. Par exemple, l'idée de l'un conduit à celle du multiple, celle du faux ou du mensonger à celle du vrai, celle du luxe à celle de la simplicité ou de la pénurie, celle du semblable à celle du différent, celle du particulier à celle de l'universel, celle de l'individu à celle de la collectivité. Et nous opposons inévitablement l'offre à la demande, la production à la consommation, le juste à l'injuste, le bien au mal, le modeste au coûteux, la guerre à la paix, et ainsi de suite.

De plus, grâce à la conscience, il se produirait un mouvement vivant et naturel de passage d'un état à un autre, plus perfectionné, que ce soit au niveau individuel ou dans la société, correspondant au progrès de l'esprit. Il faut entendre par "esprit" tout ce qui est lié et dépend du langage, des règles sociales, de la vie économique, des arts, de la science, des technologies et de la religion. Cet automouvement de l'esprit est aussi une autoréflexion et, par conséquent, non seulement l'esprit est un et le même (*unum atque idem*), mais il est configuré par sa diversité, et comme tout ce qui est réel peut être appréhendé par la raison, tout ce qui est réel est rationnel, c'est-à-dire qu'il découle d'une cause, et non d'un hasard, et vice versa). La conscience se produit, initialement, de manière immédiate, jusqu'à ce qu'elle se rende compte que cet immédiateté est précaire et insuffisante. Face à ce qui la nie ou la contredit, cette perception permet à la conscience de passer à un autre état que l'on peut appeler développement ou moment de progrès de l'esprit. Dans cette transition, cependant, la conscience conserve ce qui était vrai dans le passage à un nouvel état, exerçant ainsi une action qui transforme le passé plus qu'elle ne l'élimine. Ce dépassement, qui est aussi une conservation partielle de l'état précédent, est exposé par Hegel dans l'Encyclopédie des sciences philosophiques, entre autres, dans le passage suivant: "Il convient ici de rappeler le double sens de notre expression allemande *aufheben*. Par *aufheben*, nous entendons supprimer, nier, en faisant référence, par exemple, à une loi ou à une institution qui ont été abrogées. D'autre part, *aufheben* signifie également "conserver", et c'est dans ce sens que nous disons qu'une chose est bien conservée: "*wohl aufgehoben*" (*Erster Theil, Wissenschaft der Logik*, édité par Leopold von Henning, Berlin, p. 191).

Ces brèves considérations nous amènent à penser qu'en fin de compte, les réalités du monde, de la vie et des sociétés ne suivent pas une ligne droite et

immuable, ni ne se disposent sur un terrain plat, fixe, ordonné et paisible, mais dans un champ de forces qui avancent et reculent, qui surgissent et disparaissent, et qui transforment tout, en permanence. Ainsi, même si nous aspirons à la stabilité ou à la croissance continue des choses, le mouvement intrinsèque et contradictoire qui les régit les rend définitivement éphémères.